

Le défi du monothéisme

La contribution qui suit se contente, par quelques réflexions de fond, de présenter la signification de la confession de foi en un Dieu un et unique, ainsi que le défi que représente cette signification dans un monde sécularisé et pluri-religieux, sans que pour autant la sécularisation et la pluralité religieuse soient thématisées en tant que telles.

Le *Shema Israël*

Nous connaissons la confession de foi fondamentale du judaïsme, transmise par Deutéronome 6,4 et que l'on désigne habituellement par ses deux premiers mots : *Shema Israël* (littéralement : Écoute, Israël). Traduit littéralement : « Écoute, Israël, le Seigneur, nos dieux,¹ le Seigneur un. » – *Shema Israël, Adonai Elohenou Adonai ēhad*.²

Si l'on s'interroge ici sur la signification de cette confession de foi, c'est parce que les diverses traductions hésitent sur la façon de

¹ « Elohim », un pluriel, est habituellement et à juste titre traduit par « Dieu » : c'est une désignation générale de Dieu. Mais elle ne prend son sens plein que là où nous prenons conscience que l'Ancien Testament connaît les dieux tels que d'autres peuples les honorent et ne les nie que dans la mesure où il intègre leur vérité partielle dans sa propre conception de Dieu. Ceci en guise d'explication de la traduction ci-dessus, qui donne à entendre que le monothéisme est l'aboutissement d'un processus en devenir (par récapitulation : voir plus loin).

² Note du traducteur : Alors que dans l'original de cette contribution, qui est en allemand, les références données sont celles de traductions allemandes de la Bible, nous choisissons ici des traductions françaises ; elles font apparaître la même problématique que les traductions allemandes.

rendre l'hébreu « èhad » = un.

Bible de Jérusalem : Yahvé, notre Dieu, est le seul Seigneur.

Nouvelle traduction Bayard : Unique est Yhwh, Yhwh notre Dieu.

Osty : Yahvé, notre Dieu, est le seul Yahvé.

(De même la Septante et la Vulgate : le Seigneur, notre Dieu, est l'unique Seigneur).

Dans ces traductions, l'accent est mis sur *l'unicité de Dieu*.

Segond : L'Éternel, notre Dieu, l'Éternel est Un.

TOB : Le Seigneur, notre Dieu, est le Seigneur UN.

Chouraqui : Adonaï, notre Elohim, Adonaï un.

Bible du Rabbinat : L'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est UN.

Ici, l'accent est mis sur *l'unité de Dieu*.

La signification permanente du monothéisme vétéro-testamentaire

Dans la *Shahada*, la confession de foi musulmane, domine l'idée de l'unicité de Dieu. « Il n'y a pas de dieu sinon Dieu seul » – et le texte ajoute : « et je témoigne que Muhammad est son Envoyé ». Le monothéisme musulman est exclusiviste : il n'y a pas d'autre dieu. En cela, les trois monothéismes (judaïsme, christianisme, islam) sont d'accord. Mais l'islam traditionnel relève avec son exclusivisme une compréhension unitarienne de Dieu, qui exclut la compréhension trinitaire chrétienne : l'unicité de Dieu est, en tant que telle, son unité, qui n'est compatible qu'avec le chiffre Un – un chiffre qui est entendu de façon absolue. La confession de foi en un Dieu trinitaire, qui s'esquisse dès le Nouveau Testament, confesse Dieu selon trois manières d'être : le Père est l'Éternel, l'origine qui surpasse tout, et donc l'origine transcendante de la divinité ; le Fils est le visage du Père tourné vers le monde, dans lequel il se donne à reconnaître, et en ce sens il est la manière d'être immanente de Dieu ; le Saint-Esprit est le même Dieu comme celui qui est

présent en nous et en toute chose : Dieu transcendent, immanent et présent, comme Père, Fils et Esprit. Aucune de ces trois manières d'être n'est séparable des deux autres, chacune est référée aux autres. L'unitarisme islamique et le trinitarisme chrétien (je fais abstraction d'un unitarisme chrétien qui existe aussi de façon marginale) se font face de façon inconciliable, tant qu'ils ne sont pas compris à partir du sens véritable du *Shema Israel*. Le monothéisme juif peut être considéré comme *récapitulatif*³ : le Dieu Sauveur, désigné par le tétragramme saint (YHWH), que le juif pieux exprime par l'expression « Adonaï », est référé au Dieu créateur du ciel (en hébreu un pluriel) et de la terre, à l'« Elohim », littéralement les dieux – en d'autres termes : le Dieu de l'histoire particulière du salut est référé au Dieu de l'univers, de telle manière que le Dieu sauveur (YHWH) récapitule le Dieu créateur (Elohim), c'est-à-dire qu'il le « réunit » dans sa diversité qui embrasse tout : Lui, le Dieu sauveur, est le sens du Dieu créateur, en lui ce dernier reçoit son visage. Le monothéisme récapitulatif de l'Ancien Testament comprend l'unité de Dieu en relation avec sa plénitude, c'est-à-dire aussi bien son incommensurabilité que sa puissance d'accomplissement et donc d'unification (*unificatio*). L'exclusivisme va de pair avec un inclusivisme, ou mieux : le Dieu exclusif – unique – est en même temps, et en tant que tel, le Dieu inclusif ; il exclut pour intégrer – de façon critique, discernante. Cette compréhension récapitulative de Dieu est presupposée dans le Nouveau Testament et doit, pour cette raison, imprégner l'ensemble néotestamentaire de la compréhension trinitaire de Dieu. Elle est en mesure, également, si elle est presupposée expressément pour le Coran, de dépasser la compréhension unitarienne restrictive, dominante dans l'islam, et lui communiquer la force récapitulative fondée dans l'Ancien Testament. Certes, cela ne rendra pas l'islam trinitaire – ni d'ailleurs le judaïsme. Mais en cela, l'islam se positionnerait effectivement dans la continuité, au

³ Le verbe « récapituler » (latin : *recapitulare*, grec : *anakephalaioôma*) signifie littéralement : donner une tête – à quelque chose ou à quelqu'un (la tête, en latin *caput*, en grec *kephalê*). Voir Ephésiens 1,10 : Dieu veut « récapituler toutes choses en Christ », c'est-à-dire donner sa tête à tout – « réunir l'univers entier sous un seul Chef » (traduction TOB).

demeurant jamais niée, du monothéisme récapitulatif du judaïsme vétérotestamentaire, comme par ailleurs le christianisme trinitaire n'est qu'une actualisation et un élargissement du monothéisme récapitulatif de l'Ancien Testament.

Le monothéisme, comme provocation et comme proposition

Quoiqu'il en soit des différences entre les trois monothéismes, dans chacune de ses expressions la confession de foi en un Dieu un et unique a le même but – qui est double.

Il s'agit, premièrement, de stigmatiser l'idolâtrie, en raison de son caractère démoniaque, destructif ; et d'autre part de témoigner de l'unification du réel, et de là de l'humain, en un tout en Dieu.

Il convient de préciser, ici, que le monothéisme est une confession de foi, et qu'il n'est pas une arme politique mais un appel spirituel ; non une idéologie imposée et donc un système de pouvoir, mais une proposition en vue d'une libération spirituelle de toute idéologie asservissante et la possibilité d'exercer une responsabilité personnelle et collective. C'est, en dernière analyse, la responsabilité d'un discernement (l'apôtre Paul parle du discernement des esprits – *diakrisis tōn pneumatōn*). Il en va de la question : quelles potentialités et quelles réalités créatrices la confession de foi monothéiste libère-t-elle en nous – et de quelles potentialités démoniaques et destructrices nous rend-elle libres ? On peut également poser la question de la façon suivante : qu'est-ce qui construit, ou qu'est-ce qui détruit la personne humaine dans sa vocation à l'intégrité et à son unité, à son accomplissement dans sa relation avec les autres humains, avec son environnement et la création, et fondamentalement avec Dieu ? La vérité d'une religion donnée est constituée par cette capacité de discernement, laquelle s'exerce grâce à l'interprétation des traditions qui la fondent (Écritures saintes et Tradition orale) en corrélation avec la situation actuelle. La vérité d'une religion s'avère dans son pouvoir de susciter guérison, salut et avènement de sens

et d'orientation dans l'action, et ceci au sein même de la réalité telle qu'elle est donnée, et non en marge de celle-ci.

L'actualité civilisatrice du monothéisme

Le défi que lance le monothéisme à la civilisation occidentale dominante, c'est le défi lancé à son oubli de Dieu comme fondement de ses divisions, de ses séparations, de sa décomposition (*disvisio, desunificatio, desunio*) – nous parlons volontiers de « ruptures » au sein de la société et de l'humanité. Ces phénomènes ont pour origine *les dieux* qui ne sont pas récapitulés, réunis par le Dieu un et unique, qui sont sans maître et pour cela se proclament eux-mêmes maîtres et Seigneurs (Paul parle à ce propos des Trônes, Souverainetés, Autorités et Pouvoirs). Quelle est finalement la signification de la crise de civilisation que nous vivons dans ses différentes expressions écologique, économique, financière, culturelle, sociale et humaine ? Il s'agit d'une crise des fondements. On peut – sur un plan philosophique – la désigner comme *épistémologique*⁴ : elle concerne le dualisme fondé par le philosophe Descartes, c'est-à-dire la séparation du réel en un sujet et un objet, en l'homme et la nature, sans reconnaissance de leur participation (*participatio*) réciproque et donc sans la conscience de la responsabilité de l'humain devant l'instance qui est au fondement de l'un et de l'autre – de l'homme et de la nature. Ce dualisme vit sa fin dans cette crise. La crise épistémologique est en dernière analyse une crise *théologique* : la crise de l'oubli de Dieu. C'est ce que montre l'actualité critique du monothéisme, à la fois dans le sens d'une analyse de la crise de civilisation actuelle, et dans le sens d'une possible issue de cette crise en indiquant un chemin vers une nouvelle possibilité de civilisation.

⁴ Épistémologie : littéralement la science de la connaissance. Pour le dire simplement : il s'agit de la reconnaissance du fait que nous voyons toujours la réalité à travers des « lunettes » – et non de façon non conditionnée. Dans la crise des fondements de notre civilisation moderne désignée comme crise épistémologique il s'agit de reconnaître les fondements de celle-ci – qui sont dualistes. La crise des fondements est la mise en question de la modernité reconnue comme dualiste.

Des maladies empiriques – ou des perversions du monothéisme

Ce qui vient d'être dit concerne *la vérité* des religions monothéistes, leur essence. Mais quelle est, non simplement leur prétention mais leur *réalité* ? Dans sa vérité, et par sa vérité, le monothéisme est un défi lancé à la société humaine et à la civilisation dominante. Mais de quelle réalité empirique témoigne le monothéisme dans ses différentes expressions ? Celles-ci ne sont-elles pas elles-mêmes soumises au défi de leur vérité ? Au lieu de contribuer à la solution de la crise de civilisation, elles sont elles-mêmes fréquemment un foyer de crise, un problème supplémentaire – et pas le moindre ! Au lieu d'être des acteurs contribuant à la solution de la crise, elles ont elles-mêmes un grand besoin d'être aidées dans les crises qui les agitent. Et cela dans deux sens :

D'une part là où les religions monothéistes sont elles-mêmes déterminées par la crise des fondements, qu'elles en sont elles-mêmes partie prenante, parce qu'elles ont comme l'ensemble de la civilisation renié le Dieu Un, en dépit de toutes les affirmations contraires. Ce qui veut dire pour les Églises chrétiennes : en dépit de la confession de foi trinitaire qui témoigne du Dieu créateur et sauveur de la totalité du réel.

D'autre part, là où les religions monothéistes se sont vouées à un *Dieu partie du réel*, par lequel elles renient le *Dieu du tout*. On parle de *supranaturalisme* : celui-ci situe Dieu au-dessus, en dehors (*supra*) du réel (*natura*) et est en ce sens lui-même un enfant du dualisme – qui est impliqué en lui. Le supranaturalisme a différentes expressions : il y a, d'un côté, le fondamentalisme et l'intégrisme (pour le premier Dieu est de façon positiviste dans les Écritures saintes, pour le second il est dans une époque passée considérée comme normative) ; et puis il y a de l'autre côté le spiritualisme, qui distingue entre la matière ou, également, la lettre et l'esprit, et qui, en ce sens comprend Dieu de façon exclusivement spirituelle, c'est-à-dire de façon supranaturaliste. Dans ces deux expressions le supranaturalisme contient un séparatisme : Dieu est limité ou réduit

à une sphère du réel (la « théologie de la délimitation » a ici son fondement, en contradiction avec une « théologie de la récapitulation » pour laquelle Dieu récapitule et réunit *toutes choses*). Et comme tel il devient le prétexte de *luttes de pouvoir* – entre le temporel et le spirituel, entre les Églises, entre les religions et les cultures.

Les deux expressions de la religion monothéiste qu'on vient d'évoquer sont *des perversions du monothéisme*, en d'autres termes des *maladies de la foi*. Celles-ci existent dans toutes les religions monothéistes. Elles contredisent ce que les épîtres pastorales appellent une « *foi saine* » ou « *un enseignement sain* » (le grec littéralement traduit : hygiénique, thérapeutique, qui guérit). On parle de névroses religieuses, notamment de névroses ecclésiogènes. Elles reposent sur des exclusivismes, et donc des refoulements. Le pape Jean-Paul II a fait pénitence au nom de l'Église catholique romaine pour une multitude de fautes commises au cours des siècles et jusqu'à aujourd'hui par des chrétiens de son Église – et nous savons que ce n'est pas fini ! Côté protestant il a existé, après la Deuxième guerre mondiale, la confession des péchés de Stuttgart au sujet des compromissions et des errements des Églises protestantes allemandes vis-à-vis du régime nazi. Le Conseil œcuménique des Églises, lors des années quatre-vingt du siècle passé, a exclu de la communion des Églises chrétiennes les Églises d'Afrique du Sud en raison de leur soutien à la politique d'apartheid. On pourrait donner d'autres exemples, évoquer les noms de Gandhi, de Martin Luther King, et d'autres. Aucune religion n'a le monopole ni des perversions de sa foi ni d'un retour critique à sa propre vérité. Cela concerne également le judaïsme et l'islam, tant il est vrai qu'ils font la preuve, comme le christianisme, que le chemin vers la guérison est long et incertain.

Les tentations inhérentes à chaque religion

Ce qui vient d'être dit rend attentif aux potentialités démoniaques, destructrices qui sont inhérentes à chaque religion, toutes les fois où elles en viennent à absolutiser leur conception de Dieu et

par là-même renient Dieu l’Insaisissable qui dépasse tout entendement, et donc le *Deus semper major*. L’absolutisation d’une conception particulière de Dieu conduit à l’idolâtrie, à l’idolâtrisation de Dieu : Dieu devient une idole pour l’esprit humain, et par la-même un « Dieu pervers »⁵. Le Dieu pervers est un tyran, qui culpabilise, qui aliène, répressif et oppressif ; il est le pouvoir absolu du démoniaque, comme dans les quasi-religions (ou dans les idéologies) une représentation (ethnique, culturelle, économique ou politique) absolutisée est une semblable puissance démoniaque.

Les Écritures qui fondent les religions monothéistes, l’Ancien et le Nouveau Testament ainsi que le Coran, dénoncent déjà les déviations de la foi. Il s’agit de tentations – permanentes – qui sont inconciliables avec l’essence véritable de la religion. Chacun, chacune, individuellement ou communautairement, rencontre de telles tentations sur son chemin spirituel. Les tentations de Jésus dans le désert sont pour le chrétien l’exemple paradigmatic de la nécessaire purification cathartique de la foi. Dès l’Ancien Testament il existe sans cesse des moments décisifs où l’ensemble de la démarche de foi se trouve mise en question (que l’on pense par exemple à la critique prophétique du culte sacrificiel dans le Temple). La même chose vaut pour le Coran. Or, cela signifie que, de même qu’à vrai dire l’être humain n’est pas mais devient, de même les religions deviennent. Chaque nouvelle génération, chaque croyant(e), dans sa communauté de foi particulière, doit en quelque sorte, par son engagement personnel, redécouvrir pour lui ou pour elle-même la vérité de sa religion – certes en continuité par rapport à ce qui est déjà donné et donc de la tradition de foi dans laquelle il ou elle est inséré-e – et en un certain sens la trouver soi-même en se décidant pour elle, face aux tentations qui guettent et dont il vient d’être question.

⁵ Voir Maurice BELLET, *Le Dieu pervers*, Paris, 1979.

La vérité de la religion comme recherche de la vérité par ceux qui sont saisis par la vérité

La religion est une figure précaire, fragile comme l'est l'humain lui-même. C'est dire que le doute – et également la critique – forment une dimension constitutive de la foi ; celle-ci n'existe ni sans le doute ni sans la critique. La religion est toujours un chemin, une démarche : c'est le chemin qui va de la réalité empirique de la religion, et même de la réalité empirique tout court, celle de notre civilisation et de nous-mêmes, vers la vérité de la religion, ou de la civilisation, ou de l'humain : tout cela va ensemble de façon indivisible. La recherche de la vérité est et reste, précisément par le fait d'être saisi par elle, et donc dans la conscience de la grâce, dans, avec et à travers l'expérience de celle-ci, le véritable nerf de la religion. Pensons à Martin Luther qui dit en mourant : « Nous sommes des mendians, c'est vrai ». Et c'est la même chose qu'exprime la première béatitude – qui est en même temps la porte qui ouvre à la compréhension de toutes celles qui suivent : « Heureux les pauvres de cœur, car le Royaume des cieux est à eux ».

La confession de foi monothéiste est, particulièrement dans notre monde menacé d'aujourd'hui, grâce libératrice et tâche à accomplir qui montre le chemin. C'est le défi à la fois personnel et général du monothéisme.

Gérard Siegwalt

(article paru en allemand, sous le titre : « Die Herausforderung des Monotheismus », dans le *Deutsches Pfarrerblatt*, 2012/n°10, p. 560-562, traduit en français par Fritz Westphal)

Gérard Siegwalt est professeur honoraire de dogmatique à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg. Il est notamment l'auteur d'une *Dogmatique pour la catholicité évangélique*, en dix volumes, publiés entre 1986 et 2007 (Genève / Paris, Labor et Fides / Éditions du Cerf), et plus récemment, d'un livre d'entretiens avec Lise d'Amboise et Fritz Westphal, intitulé : *Dieu est plus grand que Dieu. Réflexion théologique et expérience spirituelle* (Paris, Éditions du Cerf, 2012).